

Jean-François Staszak, Marc Lohez

4 mai 1999

Se perdre, se retrouver

Voit-on mieux les lieux quand on s'y perd ? Quelles stratégies développe-t-on pour s'y retrouver ? Voyage dans nos outils de repérage dans l'espace géographique.

Depuis M. Jourdain nous faisons de la prose sans le savoir ; grâce à Jean-François Staszak, nous savons désormais que c'est aussi le cas pour la géographie ; pour retrouver cette connaissance géographique latente et pratique, il faut...se perdre !

Jean-François Staszak part de l'affirmation, la revendication presque, de leur nullité géographique par les profanes, prompts à avouer leur ignorance des départements, des affluents de la Loire et de la population du Burkina-Faso. Malgré cette ignorance confessée, ils n'en possèdent pas moins un savoir géographique très élaboré, pratique, impliqué dans la vie de tous les jours et transmis par l'expérience.

Mais ce savoir est caché et inconscient. Pour en prendre conscience, il faut se perdre ce qui permet de mettre à jour son propre système de repères géographiques.

Pourquoi le chercheur européen se perd-il à Zanzibar ? Parce que les rues sont rarement droites, ne se croisent pas à angle droit, que leur étroitesse et la hauteur des immeubles cachent toute perspective au promeneur, qu'elles possèdent toutes la même taille. Bref, elles ne correspondent pas au savoir élaboré dans les villes européennes.

A l'occasion des débats, J.F. Staszak précisera que notre système de repères fonctionne en réalité comme un filtre : on se repère grâce à un tout petit nombre de signes et l'on élimine tout ce que l'on peut voir par ailleurs (ainsi on reconnaît le Panthéon par sa forme et non par ses 18 colonnes, comptées pendant le café !). Ce filtre change selon l'endroit où l'on a été "formé".

Mais si se perdre permet de prendre conscience de ces connaissances, il reste un vrai drame comme le montrent les expressions "perdre le nord, la boussole ; je me perd" : l'identité est mise en cause. Cette angoisse rappelle sans doute les réels dangers que pouvait entraîner le fait de se perdre à l'âge des cavernes, ou, encore aujourd'hui, dans certains milieux (déserts...).

Jean-François Staszak invite ensuite les auditeurs à évoquer leur souvenirs de leurs égarements...géographiques.

Pour Michel Sivignon, la crainte de se perdre rappelle de très vieux mythes, comme celui du petit Poucet : l'enfance est un âge où l'on arrive pas à s'orienter dans la longue distance. Le système de repères est devenu avant tout urbain : les loubards des banlieues n'en mènent pas large dans les forêts ; des mouvements comme le scoutisme cherchent à reconstituer le rapport à la nature par des jeux de pistes alors que nous dépendons de plus en plus de moyens de signalisation ; ainsi la firme Michelin est elle à l'origine des panneaux de signalisation en même temps, dans un certain sens, que de l'automobile.

Les interventions suivantes évoquent des espaces où les repères sont différents :

- la Guadeloupe, où les repères s'articulent autour de deux sens : longer la mer, descendre ou monter de la montagne. Il n'y a pas de centre géographique.
- La notion de centre elle-même peut varier de façon considérable ; ainsi à Hawaï, le chercheur européen a-t-il l'impression d'être perdu au milieu de nulle part, alors que ses collègues hawaïens se disent au centre de tout, à mi-chemin de l'Amérique et de l'Asie.
- Les espaces nordiques, comme la Suède où le soleil se couche au nord
- Le Québec où tout s'oriente autour du St-Laurent.

On peut aussi se perdre dans le temps : l'expérience du décalage horaire et surtout celle tour du monde, avec son inévitable changement de date qui annule la notion d'aller et de retour.

D'autres intervenants affirment leur plaisir de se perdre, dans un monde où, sauf exception, il est devenu impossible de se perdre vraiment.

Gilles Fumey cite le cas des voyagistes qui vendent des séjours en milieu peu signalisé où l'on emmène les touristes dans la forêt, tout comme on le fait aussi dans les déserts. On y a l'impression de s'y perdre, mais au fond, cette petite aventure se termine toujours bien puisque les guides sont là... C'est ce que vendent des agences spécialisées dans la randonnée, voulant "éviter les touristes" (sic), aidées dans les explorations par des guides locaux... Cela est beaucoup angoissant, en revanche, quand on est seul au Japon, qu'on ne possède pas la langue, qu'on se perd dans la ville et qu'on n'a même de quoi donner des repères à ceux qui pourraient nous aider au téléphone !

Ces expériences-là peuvent bien se faire dans le maquis corse...

Compte-rendu : Marc Lohez